



## LES DARDEL ET LES MIGRATIONS QUELQUES ILLUSTRATIONS

Cette gazette vous est proposée par le groupe archives et histoire de l'AJD. Elle correspond à la première réalisation d'une publication, que le groupe espère régulière, liant la mémoire familiale et l'histoire. Le principe est que toute personne, qu'elle soit adhérente à l'association ou non, propose un court texte (une page environ) lié au sujet du dossier. Bien entendu, pas besoin d'être historien ou historienne pour y contribuer. Nous avons choisi « Les Dardel et les migrations » comme premier thème. Nous devons maintenant en choisir un autre pour une prochaine publication. Aidez-nous à faire notre choix en nous adressant des propositions dès que possible. Dès que le sujet aura été choisi, nous vous en ferons part afin que vous puissiez, si vous en avez envie, nous fournir des propositions d'articles. Car l'idée de cette publication est bien de consolider les échanges autour de la mémoire familiale.

Le groupe Archives et Histoire

---

### LE DÉPART DE CHARLES-FRÉDÉRIC DARDEL POUR L'ALGÉRIE EN 1922

*Par Renaud Dardel*

Une question m'a toujours taraudé : pourquoi mon grand-père quitta-t-il en 1922, à l'âge de 26 ans, le village de Saint-Blaise où la dernière migration de ses ascendants paternels datait du début du XVI<sup>e</sup> siècle, quand son ancêtre Jehan est venu du val de Ruz voisin prendre la concession convoitée des moulins de Saint-Blaise ? Pourquoi Charles Frédéric, qu'on appelait Charlot, fit-il un tel choix ? Pourquoi partit-il pour l'Algérie ? La possibilité d'aller au Chili ne lui avait pas encore été offerte, sa sœur Brigitte n'y émigrant que 10 années plus tard, en 1932.



Nul ne le sait. Aucun écrit de sa main ne nous est parvenu et aucun autre témoignage ne pourrait éclairer ce point. Et je n'ai pas connu mon grand-père, mort du paludisme en Algérie en 1942. La réalité est définitivement évanouie, définitivement inaccessible. Seule l'imagination peut compléter la mémoire parcellaire parvenue jusqu'à nous.

On peut ainsi imaginer que son père Charles Gustave (né et mort à Saint-Blaise – 1868-1944, conseiller communal, député, propriétaire-viticulteur, négociant en vins) pensa que Charlot allait exploiter le diplôme d'ingénieur en broderie qu'il avait acquis à Saint Gall.

Ou peut-être espéra-t-il plutôt que son fils fasse prospérer la maison de négoce de vins reconvenue de Saint-Blaise, la maison «Charles Dardel», en s'occupant des vignes de la famille s'étendant jusqu'au bord du lac de Neuchâtel ?

Ou alors qu'il fasse carrière dans l'usine des automobiles Martini de Saint-Blaise que dirigeait son beau-frère Adolf de Martini ? Cette vaste usine créée à Neuchâtel en 1901 pour la construction des châssis (en complément de l'unité située à Frauenfeld dédiée à la fabrication des moteurs) doit réussir sa mue industrielle pour survivre. En 1922, l'époque pionnière de l'industrie

automobile est en effet définitivement terminée. Une époque lointaine où Friedrich von Martini, l'inventeur prolifique, grand-père maternel de Charlot, a tenu un rôle primordial. Friedrich avait obtenu une réputation mondiale en fabriquant, dès 1869, des fusils qui se chargeaient par la culasse et qui furent achetés, client le plus prometteur, par l'armée de Grande-Bretagne. Puis, entre autres inventions, dont des machines à broder, il avait mis au point un nouveau type de moteur à explosion (le moteur stationnaire). Ce qui amena la sortie en 1897 du premier prototype des voitures Martini donnant satisfaction ; il s'agissait d'une voiturette, équipée, à l'arrière, d'un moteur horizontal à 2 cylindres et conduite à l'aide d'un guidon.

Charles-Gustave espérait-il que son fils Charlot embrasse plutôt une carrière politique, lui qui allait devenir député quelques années après le départ de son fils ? J'imagine que non. J'imagine qu'il avait bien évalué le caractère de son fils : fort, trempé et indépendant. J'imagine qu'il avait saisi son besoin profond de spiritualité et son envie de rupture. Mais ce ne sont là que des suppositions.

Une chose est sûre : en 1922 (ou 1921 ?), mon grand-père Charles Frédéric Dardel part pour Clos Faïda, situé dans la vallée de la Soummam, en Kabylie, pour travailler dans l'exploitation familiale des Tavel, connaissances de sa famille. Un an plus tard il épousera ma grand-mère Marguerite Alice Lichtenstein. Une vie bien mouvementée les attendait. Et bien des années plus tard deux de ses garçons iront s'installer au Chili où leur tante Brigitte avait fait souche.

---

## L'EXIL AU BRÉSIL, CONTRE SON GRÉ, DE MA GRAND-TANTE PATERNELLE, YVONNE

*par Isabelle Dardel*

**J**e vais vous conter l'exil, contre son gré, de la sœur aînée de ma grand-mère paternelle. C'était en 1922. Mes arrières grands-parents, Paul Urban (1872-1921) et Marguerite Zunz (1880-1966), ont eu 3 filles : Yvonne, Andrée et Denyse, toutes 3 nées à Bruxelles où elles ont grandi. Mon arrière-grand-mère avait constitué un petit album photo sur lequel elle avait inscrit 1920-1922, album dans lequel elle a regroupé des photos de cette période, courte dans le temps mais importante dans la vie familiale. En effet, ces années voient le mariage de sa fille aînée en mai 1920, le décès de son mari en avril 1921 et l'exil de sa fille aînée pour le Brésil en juin 1922. Yvonne, l'aînée, née le 15 mai 1899, a tenu un journal intime, par intermittence, de fin 1914 à décembre 1922, que mon père, Jean-Paul Dardel, a retrouvé et retranscrit. En voici quelques extraits.

À 17 ans, en 1916, après avoir terminé ses études, et afin de « ne pas être inutile pendant la guerre », Yvonne se rend 4 fois par semaine à Boitsfort pour s'occuper d'enfants pauvres pré-tuberculeux : « Je partais courageusement tenant ma valise avec mes tartines sans beurre et une omelette froide, mon voile et mon grand tablier blanc ». Le 11 mai 1920, Yvonne, surnommée « Mous », épouse à Bruxelles Jean Lagasse, né le 1<sup>er</sup> mai 1899 à Ixelles ; puis ils partent en voyage de noces. Le 12 novembre 1921, 8 mois après le décès de son père de tuberculose pulmonaire, elle parle de sa tristesse et de son désir d'enfant. Le 21 février 1922, elle est à la fois heureuse « j'attends un petit bébé » et angoissée : « Il est question de notre départ pour le Brésil et, si Jean part, il devra probablement m'abandonner, car la mer est défendue à une femme enceinte. Je vais être seule pour accoucher, et sans home ! Je serai comme une fille-mère qui va à l'hôpital et je mourrai peut-être sans revoir Jean. »

Le 1<sup>er</sup> septembre 1922, Yvonne reprend son journal depuis le Brésil : « Le temps passe et amène bien des désenchantements. Nous avons quitté courageusement ma petite Patrie pour le Brésil. Je vois toujours à la fenêtre Maman et les deux petites que nous abandonnons si égoïstement pour vivre ta vie ». Ils ont quitté Bruxelles le 19 juin en train « Paris-Barcelone-Marseille et enfin l'embarquement à bord du Mendoza. Au moment où le navire quittait le quai, j'ai senti une angoisse inexprimable et longtemps j'ai regardé Marseille et les rives de France s'enfoncer dans la brume du lointain horizon. À bord je fus malade sans cesse et après 16 jours nous débarquons à Rio. Voilà un mois et demi que nous y sommes et quand je pense qu'il faut rester ici trois ans, il me semble que jamais je ne pourrai supporter ce long exil. Vraiment la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Que fut la mienne ? Une enfance radieuse et puis... Une longue suite de chagrins et de luttes avec un seul bonheur, Jean. Aussi ce n'est que pour lui que je résiste au désir toujours plus grand de prendre son revolver qui se trouve là, dans le tiroir de la table de nuit. Mais vis-à-vis de lui, je n'ai pas le droit de m'anéantir. Il m'aime, il est bon, mais il a si peu le temps de s'occuper de moi ! Je suis seule, sans lettre d'Europe, seule avec mes soucis et l'âpre lutte d'économie pour arriver à clore le budget de fin de mois ».

Rio, novembre 1922. Nouvel extrait dans lequel Yvonne pense à sa jeune sœur, Denyse (ma grand-mère) surnommée « Pousse », et semble avoir perdu l'enfant qu'elle portait : « Si tu savais, chérie, combien je pense à toi et comme je voudrais pouvoir t'aimer, t'aider, te serrer dans mes bras ! Hélas, nous n'avons pas de quoi vivre... Toujours tirer le diable par la queue, se refuser tout, peiner, souffrir de l'exil, tout cela en vain ! N'avoir pas de nid ! N'avoir pas d'enfant ! Quelle misérable vie. Il est des jours où je suis désespérée. Petite Pousse, si je t'avais au long de mes heures solitaires. » Décembre 1922 : « Mes regards quittent la foule bigarrée et remuante des baigneurs et suit longuement, désespérément le lent navire qui quitte la baie, cinglant vers l'Europe, vers la Belgique, et je me sens triste à mourir. Encore un peu plus de deux ans et demi à attendre. C'est avec une joie haineuse que chaque soir j'arrache le feuillet de mon calendrier, encore un jour exécration de moins à vivre ici. Oh ! ce sacrifice inutile, comme je le déteste ! Je pleure, je suis malade et mes 23 ans s'étiolent entre ces quatre murs de ma chambre d'hôtel à regretter les miens et à compter les sous pour arriver à la fin du mois ! Je ne comprendrai jamais l'exil, même pour de l'argent. » Elle raconte ensuite, qu'au retour de leur voyage de nocces, ils avaient aménagé leur nid mais « pour le perdre 6 mois après ! Je me souviens du jour où j'ai appris qu'il devait être vendu ! ». Il semble qu'il y ait eu des pertes financières, ayant conduit à cet exil. « Nous ne pouvons lutter contre la mauvaise chance ! Et depuis je porte en moi la douleur d'une vie anormale car ne pas avoir un nid, ne pas avoir d'enfant est une vie manquée. Pour oublier Rio, l'isolement, je revis le passé et je bâtis en rêve l'avenir qui se résume à : nous deux dans un nid à Bruxelles avec un petit. »

Après leur exil au Brésil, Jean et Yvonne sont revenus vivre à Bruxelles mais ils n'ont jamais eu d'enfant.



*Yvonne et Denyse Urban*



*Yvonne et Jean 11 mai 1920*



*Les 3 sœurs Denyse, Yvonne et Andrée*



*Le paquebot Mendoza à quai entre deux vues du port de Marseille, juin 1922*



*Jean et Yvonne sur le pont du Mendoza, 16 jours de traversée jusqu'à Rio de Janeiro au Brésil*

## LA MIGRATION DES DARDEL AU CHILI

*par Paulina Dardel*

**S**antiago (Jacob Salomon, dit Salí) Gruebler Grob, est né en 1879 à Zurich. Comptable diplômé en Suisse, il travaillait à Paris dans un magasin lorsqu'il rencontra Mme Muzard. En 1906, Mme Muzard emmena Santiago à la « Maison Muzard » à Valparaíso, Chili. En tant que Suisse, Santiago participa à différentes instances de la communauté suisse de la région de Valparaíso ; c'est là qu'il rencontra Flora Küpfer Belser, habitant à Santiago du Chili et originaire de Suisse, dont la famille était très connue pour le travail qu'elle accomplissait dans la Fonderie de la Liberté. Flora et Santiago se marièrent en 1910. Ils eurent trois enfants : Francisco Alberto Gruebler Küpfer (dit « Tito »), Roberto Gruebler Küpfer et Sylvia Gruebler Küpfer. Le premier enfant de ce mariage, Tito, agronome de profession, rencontra Brigitte Sydney Dardel (fille de Charles Gustave et Léonore (Lolo) von Martini), dite Bri, née à Saint-Blaise en 1906, où sa mère avait une pension et un logement, quand Bri et Tito se rencontrèrent. Ils se marièrent à Santiago du Chili en février 1932. Bri était arrivée au Chili par bateau depuis la France, accompagnée de sa chienne Zita, la même année. Bri et Tito eurent un fils unique, Carlos (dit « Carlitos »). Bri et Tito accueillirent Thierry Henry Pierre dans leur ferme (« le Fundo ») en 1946, et Jean-Jacques en 1948 ; Thierry et Jean-Jacques étaient les neveux de Brigitte, les fils de son frère Charles Dardel (dit Charlot). Au moment de leur départ pour le Chili, Thierry et Jean-Jacques vivaient en

Algérie, dans la campagne, dans une famille d'accueil. En effet leur mère, Marguerite Lichtenstein (dite Margot) avait été obligée de prendre cette décision, se trouvant soudainement sans ressources. Margot devint en effet veuve à l'âge de 41 ans après la mort subite de Charlot, son mari, due au paludisme, à l'âge de 48 ans.

L'immigration de la famille Dardel au Chili s'est donc déroulée en différentes « vagues », non seulement en provenance de Suisse, mais aussi d'Algérie et de France. La famille Dardel est toujours restée en contact avec la Suisse, non seulement en conservant sa nationalité jusqu'à la 4ème génération, mais aussi grâce à diverses manifestations culturelles (gastronomie, voyages, langues, recettes de cuisine, etc.). Par ailleurs, il est important de noter que Thierry a épousé Hildi Pümpin Hofmann en 1955, fille d'une mère suisse et d'un père d'origine suisse. Thierry rejoignit l'entreprise familiale de sa femme, une pépinière, appelée « Jardin Suisse », fondée en 1891 à Valparaíso et que Thierry Jr. (Thierry Dardel Pümpin) entretient encore aujourd'hui, non plus à Valparaíso, mais dans la vallée de Casablanca. Les descendants de la famille Dardel-Pümpin sont attachés à la communauté suisse de la région ; ainsi nous conservons tous notre nationalité et même une cousine, Nathalie Testart-Dardel (fille de Christine Dardel Haring, fille de Jean-Jacques Dardel et Anna Haring) vit aujourd'hui dans ce pays avec sa famille et travaille comme médecin à Lausanne. Il y a donc un excellent contact de nos familles avec la Suisse.

Nous nous rendons tout à fait compte de l'importance d'être des descendants d'étrangers ; nous vivons cela à travers la langue (les 5 petits-enfants et 2 arrière-petites-filles de Thierry Henry et Hildi étudient à l'Alliance Française), nous avons des coutumes qui sont entretenues (nous sommes très ponctuels, ce qui n'est pas habituel au Chili), nous faisons quelques repas typiques de la Suisse, mes parents ont une horloge « coucou » à la maison ainsi que quelques affaires



*Mariage de Brigitte Dardel et d'Alberto Grüebl-Küpfer, à Santiago, le 2 février 1933*



*Thierry en vêtements typiques chiliens. Fundo "San José", Ñipas, 1946*

familiales.. Les trois filles de Thierry Ricardo, (né à Concepción en 1955) Valeria, Magdalena et Paulina, ont choisi des professions liées aux arts libéraux, et nous avons très présente en mémoire l'importance d'être originaire de différents pays (notre mère, Regina « Kina » Coronado, est mexicaine). Cette présence étrangère est donc très forte chez les trois premières petites-filles de Thierry et Hildi, ainsi que chez nos cousins Diego et Cristóbal.

*Cet article a été écrit en français par Paulina Dardel, vivant au Chili, petite-fille de Thierry Dardel qui a émigré au Chili en 1946 pour rejoindre sa tante Brigitte elle-même émigrée au Chili en 1932. Paulina a écrit son article grâce aux informations qu'elle a recueillies auprès de son père Thierry Jr qui a lui-même contacté la famille Gruebler, vivant à Concepción, au sud du Chili (anciens propriétaires du « Fundo » au sud du Chili) ; la famille Gruebler s'est alliée à la famille Dardel lors de la première migration de la famille Dardel au Chili en 1932. Ce sont ces histoires de migrations que nous partageant Paulina et sa famille : un très grand merci !*

---

## **REDÉCOUVRIR L'HISTOIRE PAR LE PETIT BOUT DE LA LORNETTE GÉNÉALOGIQUE...**

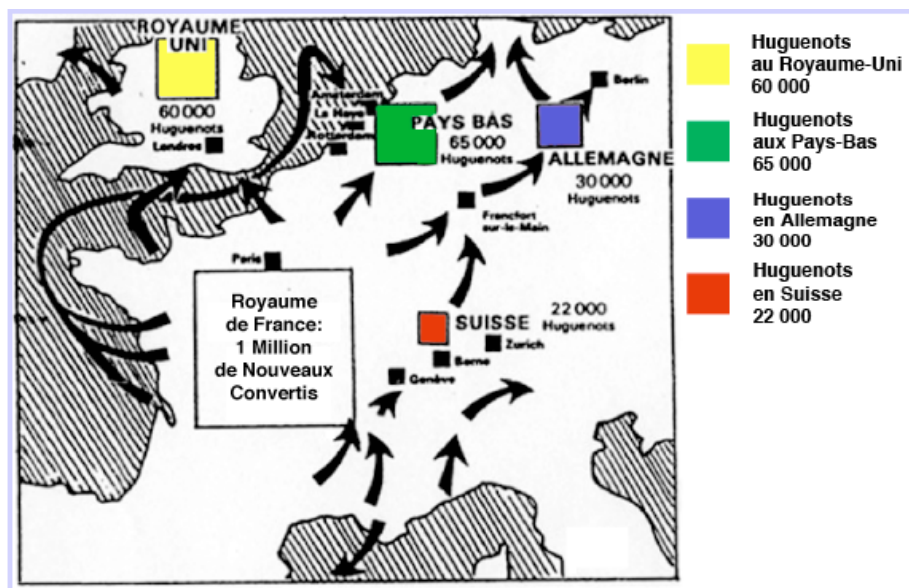
*par Corinne Dardel*

C'est en m'intéressant à l'aïeul Alexandre Marc Louis\* Dardel (ID 1577, 714 H12), et à son mariage en 1846 à Genève avec une certaine Victoire Rosine Broë, que j'ai souhaité en savoir plus sur cette famille Broë.

J'ai ainsi découvert que son père Antoine César François Pierre Charles Broë (on pouvait avoir cinq prénoms en ce temps-là !) était négociant à Genève ainsi que son grand-père paternel Jean César Broë décédé à Genève en 1809. Mais ce qui attira mon attention était que celui-ci était né en France vers 1743 à La Garde près de Macheville (devenu Lamastre) en Ardèche. Il avait ensuite émigré en Suisse vers 1779.

Mais que diable un Ardéchois était-il venu faire à Genève ? Il n'était pas le seul de sa famille à avoir fui la France. Un oncle notamment, apothicaire en Ardèche, avait déjà émigré à Genève vers 1747. C'est alors que me revint en mémoire l'histoire des protestants ardéchois qui persécutés, en particulier lors des dragonnades, avaient choisi d'émigrer à Genève. Il était en effet devenu impossible de continuer à exercer son culte. Ainsi je découvris qu'un membre de cette famille Jacques François Broë, notaire royal à Lamastre et avocat au Parlement de Toulouse, avait été compromis lors de l'arrestation d'un pasteur et était resté en prison à la citadelle de Montpellier environ un an jusqu'en février 1740.

Pour mémoire, en 1685, Louis XIV révoque l'Édit de Nantes. 10 % des 40 000 protestants du Vivarais, malgré l'interdiction, choisissent l'exil et prennent le chemin du « Refuge » (voir carte page 7). Après 1789 et la reconnaissance de la liberté de religion et de culte, on trouve encore 35 000 protestants dans le département de l'Ardèche, soit 12 à 13 % de sa population.



*Les refuges proches des protestants après la Révocation de l'Édit de Nantes.*

## LE MONDE DES DARDEL

*par Laurent Dardel*

J'ai découvert notre terre à travers cartes et timbres dont mon père raffolait. Mes rêves d'enfant en furent emplis de voyages. Et quand je l'ai accompagné dans sa passion pour la généalogie, j'ai réalisé à quel point la famille s'était largement répartie sur notre belle planète.

Dans le livre de mon père, tout commence avec notre ancêtre Jehan le meunier qui descend du val de Ruz pour reprendre les moulins le long du Ruau à Saint-Blaise. Pas vraiment un exil mais déjà une première migration, les prémices de davantage de mouvements. Essentiellement en Suisse pendant trois siècles, puis à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup>, hors des frontières. En Suède pour Georges Alexandre, où l'a conduit son métier de militaire, en France, régions de Lyon et de Mulhouse, pour les indienneurs de la famille qui s'installent après la levée de l'interdiction de fabrication en France en 1759, en Australie pour James Henri, qui part y faire fructifier des vignes alors qu'elles sont malades en Europe.

Cette envie de voyager, de voir le monde, est-ce un exil volontaire poussé par le besoin, par la curiosité ou ça ne devient un exil qu'en cas de non retour ? Ma famille maternelle protestante a quitté le Piémont italien dans la folie des guerres de religion, mon arrière-grand-père paternel a quitté la Suisse pour s'installer à Paris afin d'échapper au surnom de bâtard qui lui collait à la peau (un fait longtemps ignoré dans la famille avant que les travaux de généalogie de mon père ne puisse plus le taire) et nous avons nombre d'exemples similaires dans l'histoire de la famille.

La descendance de Jehan le meunier s'est progressivement répandue dans une dizaine de pays en Europe et en Australie jusqu'à la douzième génération (dont la grande majorité a vécu au 19<sup>e</sup> siècle) puis, avec les progrès des transports, atteindre aujourd'hui des naissances dans

presque 60 pays, des mariages dans une trentaine d'entre eux et des décès dans 24 pays. Quand on contemple la répartition des lieux de mariages (voir tableau ci-dessous), il est frappant de constater que la majorité des mariages s'est concentré en Suisse dans le canton de Neuchâtel pendant les dix premières générations, avant de s'étendre à de multiples pays et de nombreux cantons en Suisse.

Répartition des mariages					
Génération	Nombre	dont Suisse		et Neuchâtel	
10 premières	159	142	89 %	140	99 %
11 <sup>e</sup>	58	38	66 %	34	89 %
12 <sup>e</sup>	65	29	45 %	23	79 %
13 <sup>e</sup>	74	43	58 %	30	70 %
14 <sup>e</sup>	102	59	58 %	28	47 %
15 <sup>e</sup>	105	42	40 %	12	29 %
16 <sup>e</sup>	82	11	13 %	5	45 %

Les hasards de la vie sont également un facteur non négligeable. Mes parents se sont installés au Pays Basque après que mon père soit rentré à la maison en demandant à ma mère si elle était d'accord pour partir s'installer à Hendaye... sur la Côte d'Azur !!! Il avait tout simplement confondu deux hôpitaux de l'Assistance Publique... J'aurais pu grandir à Hyères dans le Var ! Ils y ont vécu jusqu'à leurs décès et aujourd'hui, nous avons une partie de la famille sur la Côte Basque, mes trois frères et sœur ayant fait le choix de vivre là-bas. De mon côté, au gré des lieux de vie et des rencontres, j'aurais pu faire souche au Congo (une année à Pointe-Noire en 1979), en Asie (trois ans à Singapour au début des années 1980) ou dans tous ces lieux où ma curiosité et mon travail m'ont mené. Mais j'ai opté pour la France, en terre toulousaine (où l'exil des républicains espagnols est très présent) grâce à l'activité spatiale, à plein temps jusqu'à la retraite, en période hivernale après ma rencontre avec Dominique, une Normande qui m'a fait opter pour la beauté de la Manche et la clémence de sa période estivale.

Et maintenant j'ai du temps pour poursuivre l'exploration de notre belle famille, rencontrer tous ces cousins ou au moins dialoguer avec le plus possible d'entre eux quand les distances physiques sont trop grandes pour être abolies.

Alors, ma chère cousine, mon cher cousin... à tout bientôt !!!

---

## Autres contributions sur le site "Famille Dardel":

- [Les Dardel en Australie, par Rita Dardel](#)
- [Chronique du Dr. Gustave Dardel à Montevideo \(Uruguay\)](#)

Si vous avez d'autres exemples, n'hésitez pas à nous les communiquer.